tout armé, et en dirigea le canon vers Després ; mais celui-ci, ayant cru entendre un bruit insolite dans le feuillage, s'était arrêté et avait prêté l'oreille, en écartant les branches....

C'est ce qui le sauva.

Lapierre, revenu subitement au sentiment de la prudence, n'eut que le temps de se jeter à plat-ventre, et, là, immobile, il attendit....

Després reprit bientôt sa route, sans plus s'occuper de l'incident qui l'avait fait s'arrêter.

Quant à Lapierre, il remit son revolver dans sa poche et se prit à réfléchir profondément.

La situation était grave, et la brusque intervention de Després—nous lui conserverons ce nom—dans des affaires déjà singulièrement compromises n'était pas de nature à rassurer le prétendant à la dot de Mlle Privat.

Aussi ses premières méditations furent-elles sombres et découragées. Un moment même, le tenace chercheur de dollars eut l'idée de tout abandonner et de fuir des parages où se rencontraient des figures aussi peu rassurantes que celle du Roi des Etudiants. Le souvenir du terrible drame de l'ilôt passa comme un fantôme dans la cervelle du coquin, et il eut peur —car il sentit planer sur sa tête l'inexorable vengeance que devait lui réserver l'amant de Louise.

Pourtant, il était dur d'échouer au port, quand trois jours à peine séparaient ce pauvre Lapierre du but qu'il poursuivait depuis de longues années.

L'ex-fournisseur passa bien un bon quart-d'heure ainsi assailli par de noires pensées .... Puis il se leva et parut prendre une résolution énergique :

" Ah ! ma foi, tant pis ! se dit-il ; je n'abandonnerai pas ainsi le champ de bataille sans combattre.... J'ai déjà fait assez de sacrifices pour cette affaire : je ne lâcherai pas une si belle proie, quand je n'ai plus qu'à étendre la main pour la saisir...Et, d'ailleurs, ajouta-t-il, qui m'assure que ce Gustave de malheur connaisse le premier mot de ce qui se passe ici ?... qui me dit que sa démarche ait le moindre rapport avec mon mariage ?.... Rien, un simple soupçon. J'en aurai le cœur net et je saurai à qui en veut mon ancien ami....

" Au surplus, reprit Lapierre en se disposant à partir, si cet oiseau de pénitencier s'avisait de jaser un peu plus qu'il ne me convient, je lui ferai avaler une pilule qui le rendra muet pour longtemps."

Et il frappa d'un air sinistre sur la poche où était son revolver.

Puis, voulant rattrapper le temps perdu, l'espion s'engagea vivement dans le sentier parcouru par Després et se dirigea à pas de loup vers le rond-point.

Gustave, comme on sait, s'y était installé sur un banc à moitié enseveli sous un dais de rameaux entrelacés.

Du premier coup d'œil, Lapierre vit quel parti il pouvait tirer de cette disposition ; et, revenant sur ses pas, il fit un long circuit vers le nord, avec l'intention de s'approcher silencieusement du banc et d'entendre la conversation qui ne manquerait pas de s'engager.

Cinq minutes après, l'espion était à son poste, à dix pas tout au plus de son ancien rival et complétement abrité par les enchevêtrements du feuillage.

Il était temps. Laure arrivait, escortée de son frère, et le sinistre fiancé de la belle créole put constater que ses suppositions les plus mauvaises allaient se réaliser.

Il eut un moment de terreur et de rage. L'épouvante lui fit perdre la tête, et, une seconde fois, le canon de son revolver se trouva dirigé vers la tête de Després.

Pourtant, le misérable se contint encore....

" Bah ! se dit-il, en abaissant son arme, il sera toujours temps.... Et puis, je ne serais pas fâché de savoir au juste ce que pense et connait de moi mon ancien rival."

Pendant ce monologue de Lapierre, les compliments d'usage s'étaient échangés entre le Roi des Etudiants et la jeune créole ; Edmond avait présenté son ami sous le nom de Gustave Després, puis s'était retiré à l'écart, comme l'on sait.

" Tiens, se dit l'espion dans sa cachette, il paraît que mon ami Lenoir a changé de nom... Voilà donc pourquoi j'avais perdu complétement sa trace...."

Et il se mit en position de ne pas perdre une seule des paroles de l'intéressant couple.

Cependant, la conversation avait fait du chemin....Després en était à raconter, avec les couleurs les plus saisissantes, les événements de Saint-Monat: l'enlèvement de Louise, le duel nocturne sur l'îlot, la dénonciation, le procès, la condamnation, puis enfin l'échec de Lapierre et ses ignobles calomnies....

L'espion écoutait, anxieux, inquiet, la poitrine serrée....

" Tout cela est peu de chose, se dit-il.... Pourvu qu'il ne sache rien de l'*autre affaire !*"

Et le bandit crispa sa main sur la crosse de son revolver.

Mais lorsque le Roi des Etudiants en arriva aux agissements de Lapierre dans le Kentucky ; lorsqu'il décrivit la monstrueuse hécatombe du *Cumberland Gap ;* lorsqu'il déroula sous les yeux de Laure les faits et gestes de l'espion, dans cette nuit sinistre où le colonel Privat agonisait sur un méchant grabat, loin des siens et au pouvoir de l'homme qui l'avait trahi, l'ex-fournisseur n'y tint plus....

Son bras se tendit dans la direction du narrateur, et, livide, hideux de terreur et de rage, Lapierre se dressa de toute sa hauteur et ajusta Gustave Després....

Juste à ce moment, Edmond arrivait en courant et le Roi des Etudiants se levait en toute hâte.

Il était encore sauvé ; mais, comme on l'a vu dans le dernier chapitre, son adversaire se mit résolument à sa poursuite, faisant un long détour vers le nord et allant s'aposter sur le chemin que suivait lentement le jeune disciple d'Esculape.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que le pas régulier et souple de Gustave fit résonner la terre durcie du sentier. L'étudiant marchait la tête basse, absorbé dans un flot de pensées couleur de rose, s'il fallait en juger par le demi-sourire qui courbait sa moustache.

Lapierre le voyait venir.

" Ah ! ah ! se dit-il avec une sourde colère, tu triomphes un peu vite, mon bonhomme.... L'espion, le traître, le faussaire—comme tu m'appelles—va t'apprendre un peu qu'on ne se jette pas impunément en travers de ses projets."

Et le misérable introduisit rapidement la main dans la poche de son habit....

Mais il l'en retira aussitôt et fit un geste de désappointement et de rage....

Le revolver n'y était plus !

Dans sa course précipitée, l'espion l'avait perdu, et il était trop tard pour essayer de le retrouver.

Cependant, Després n'était plus qu'à quelques pas de l'endroit où se tenait Lapierre.... Il allait passer....

Mais, soudain, l'ancien espion se baissa avec une rapidité de tigre, ramassa une grosse pierre et la lança de toutes ses forces à la tête du Roi des Etudiants....

Celui-ci, atteint en plein crâne, tomba comme une masse, sans même pousser une plainte.

Alors, l'assassin prit ses jambes à son cou, sauta la haie vive et se trouva dans le chemin royal.

Il était sept heures du soir, et les passants se faisaient rares.

Seuls, un tout jeune homme et une jeune fille voilée cheminaient lentement sur la route de la Canardière, en face du parc de la Folie-Privat.

VINCESLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

C'est le jour des Morts ! jour plein de tristes souvenirs. En harmonie avec le deuil des cœurs et le deuil de la nature, nous nous sommes rappelé d'un chant lugubre et sublime, qu'exhalait, il y a déjà quatorze ans, un poëte, hélas ! perdu à la patrie. Ce poëme, écrit par Octave Crémazie et publié dans les *Soirées Canadiennes* en 1862, n'est connu que d'un petit nombre. Les jeunes gens qui ont depuis ce temps pris place daus ce monde fiévreux et changeant, ne l'ont jamais lu. Les anciens le reliront avec plaisir. Nous ne pouvons tout le publier en une seule livraison ; la suite paraîtra dans les numéros suivants. Il est intitulé :

PROMENADE DE TROIS MORTS

FANTAISIE

I

LE VER

Le soir est triste et froid. La lune solitaire
Donne comme à regret ses rayons à la terre ;
Le vent de la forêt jette un cri déchirant ;
Le flot du Saint-Laurent semble une voix qui pleure.
Et la cloche d'airain fait vibrer d'heure en heure
Dans le ciel nuageux son glas retentissant.

C'est le premier novembre. Au fond du cimetière
On entend chaque mort remuer dans sa bière ;
Le travail du ver semble un instant arrêté.
Ramenant leur linceul sur leur poitrine nue.
Les morts en soupirant une plainte inconnue
Se lèvent dans leur morne et sombre majesté.

Drapés comme des rois dans leurs manteaux funèbres,
Ils marchent en silence au milieu des ténèbres,
Et foulent les tombeaux qu'ils viennent de briser.
Heureux de se revoir, trois compagnons de vie
Se donnent, en pressant leur main roide et flétrie,
De leur bouche sans lèvre un horrible baiser.

Silencieux ils vont ; seuls quelques vieux squelettes
Gémissent en sentant de leurs chairs violettes
Les restes s'attacher aux branches des buissons.
Quand ils passent, la fleur se fane sur sa tige,
Le chien fuit en hurlant comme pris de vertige,
Le passant effaré sent d'étranges frissons.

Ils marchent en formant une blanche colonne ;
Leurs linceuls agités par la brise d'automne
Laissent voir aux regards leurs membres décharnés.
Trois d'entre eux cependant vont d'un pas moins rapide ;
Leurs os sont presque intacts, leur face est moins livide ;
Ils semblent de la mort être les nouveaux nés.

L'un avait déjà vu sur sa tête blanchie
Neiger soixante hivers quand, arrêtant sa vie,
La mort vint l'enivrer de son breuvage amer.
Un fils, un fils unique, orgueil de sa vieillesse,
Avait, tout rayonnant des feux de la jeunesse,
Des fleurs de son printemps couronné son hiver.

Comme au souffle du nord la rose épanouie
Avant la fin du jour voit sa beauté flétrie,
Le second avait vu la mort à son chevet
Quand, jeune encor, l'amour charmait son existence ;
Sa femme avait voulu, modèle de constance,
S'enfermer avec lui dans le tombeau muet.

Le troisième, à sa mère arraché par la tombe,
Avait quitté la vie ainsi qu'une colombe
Qui s'envole en chantant un hymne de bonheur.
Vingt printemps n'avaient pas encor paré sa tête ;
La mort pour son bouquet la trouvant toute prête,
A ces fruits déjà murs ajouta cette fleur.

Nés sous le même ciel, morts dans la même année,
Tous trois avait connu la chaîne fortunée
Qu'ici bas sur la terre on nomme l'amitié.
Maintenant, réunis dans la cité pleurante,
Comme ces mendiants que chantait le vieux Dante,
Des vivants ils s'en vont implorer la pitié.

Ils marchent leur chemin s'entretenant ensemble,
Quand l'un d'eux, s'arrêtant, dit d'une voix qui tremble
Au mort en cheveux blancs : " Pourquoi tous les tombeaux
" Ne sont-ils pas ouverts dans ce jour d'espérance ?
" Mes voisins ont gardé leur éternel silence
" Quand la cloche des morts a fait frémir nos os."

" Ami, dit le vieux mort, quand la cloche sonore
" Dans nos tombeaux muets vient retentir encore
" Apportant avec elle un rayon de chaleur,
" Ce n'est que pour ceux-là dont les âmes en peine
" Attendent le secours d'une prière humaine
" Pour s'en aller se joindre aux anges du Seigneur.

" Déchirant pour toujours le voile de la vie,
" Pour le ciel ou l'enfer quand une âme est partie,
" Son corps en descendant au repos éternel
" Ne s'éveille jamais pour venir sur la terre
" Implorer les vivants, car, hélas ! leur prière
" Sans force pour l'enfer est inutile au ciel."

Pendant quelques instants ils gardent le silence ;
La mer, chantant toujours son hymne de souffrance,
Fait monter ses sanglots dans le ciel nuageux.
Mais les trois voyageurs vont d'un pas plus rapide,
Quand, dévorant ses traits de son regard avide,
Le plus jeune soudain s'adressant au plus vieux :

" Vieil ami, lui dit-il, voyez sur votre joue
" Un ver qui vous dévore, et, quand le vent se joue
" Dans vos cheveux blanchis, à ses frémissements
" On dirait qu'il a peur de perdre sa pâture.
" Arrachez donc ce ver et cachez sa morsure.
" Peut-être pourrait-il effrayer les vivants !...."

Mais le vieux mort : " Enfant, quand nous quittons nos tombes
" Crois-tu que nous soyons blancs comme les colombes
" Et purs comme les lys qui croissent dans les champs ?
" Dans l'espace de temps que, là-haut sur la terre,
" Nous appelions trois mois, sais-tu combien ta bière
" A vu de vers nouveaux s'attacher à tes flancs ?

" La femme a sa beauté ; le printemps a ses roses
" Qui tournent vers le ciel leurs lèvres demi-closes ;
" La foudre a son nuage où resplendit l'éclair ;
" Les grands bois ont leurs voix mystérieuses, vagues ;
" La mer a les sanglots que lui jettent ses vagues ;
" L'étoile a ses rayons ; mais le mort a son ver !...

" Le ver, c'est la couronne épouvantable et sombre
" Qui brille sur nos fronts comme un œil noir dans l'ombre ;
" C'est le baiser reçu dans ce lugubre jour
" Où la mort nous a dit : Viens, je suis ton épouse !
" Et ce baiser fatal, cette reine jalouse
" Veut que nous le gardions comme un gage d'amour.

" Gardons donc notre ver. Lui seul par sa blessure
" Nous fait croire à la vie. En sentant sa morsure,
" Le pauvre mort se dit : Je souffre, donc je vis !
" Ce ver que les vivants fuient comme un être horrible,
" Peut-être est moins cruel que ce ver invisible
" Du remord dévorant leurs cœurs endoloris.

" Un jour (était-ce un jour ou bien une nuit sombre ?
" Je ne sais, car pour nous le temps n'a plus de nombre,
" Nous n'avons qu'un seul jour, c'est l'éternelle nuit),
" Les vers rassasiés dormaient sur mon suaire ;
" Ma tombe était muette, et là-haut sur la terre
" On entendait la mort qui moissonnait sans bruit.

" Comme un avare seul qui compte ses richesses,
" Je comptais mes douleurs, mes amères tristesses,
" Quand j'entendis soudain un cri de désespoir.
" Une voix répondit, formidable et stridente,
" Dont l'écho seul suffit pour glacer d'épouvante,
" Lugubre comme un glas qui retentit le soir.

" Ce cri de désespoir qui frappait mon oreille,
" C'était le cri d'un mort enterré de la veille
" Que le ver attaquait pour la première fois.
" J'écoutai frémissant d'une horreur indicible
" Les étranges accents de ce duo terrible
" Que près de moi chantaient ces effrayantes voix.

LE MORT

" Où suis-je ? Mais qui donc vient ainsi de me mordre ?
" J'ai senti tout mon corps s'agiter et se tordre
" Comme un chêne sous l'ouragan.
" Qui donc est-il celui qui partage ma couche ?...
" Il s'approche de moi ;... je sens encor sa bouche
" Qui presse et torture mon flanc.

LE VER

" Je suis le maître ici. Mon haleine est glacée
" Comme le vent un jour d'hiver :
" Toute force par moi demeure terrassée,
" Je suis le Roi, je suis le Ver.

LE MORT

" Le Ver !... Le Ver ! Déjà ! Quoi ! c'est donc sa morsure
" Qui déchire ma chair ! Quoi ! déjà la pâture
" De cet horrible compagnon !
" Mais pourtant c'est hier que j'ai quitté la vie.
" Que j'ai vu près de moi ma famille attendrie
" Pleurer en prononçant mon nom !

LE VER

" Ta bière est mon empire et ton corps est mon trône ;
" Je suis ton maître et ton tourment.
" Des fibres de ton cœur je fais une couronne
" Plus brillante qu'un diamant.

LE MORT

" Oh ! si je pouvais fuir cette demeure horrible !
" Si je criais ! peut-être une main invisible
" Me viendrait ouvrir le tombeau !
" On dirait que là haut on marche sur la terre.
" Au secours ! sauvez moi !... Le cri de ma misère
" Ne trouve pas même un écho.

LE VER

" Ils ne l'entendront pas. Les vivants n'ont d'oreilles
" Que pour ce qui peut les servir,
" Il leur faut des honneurs, des fêtes pour leurs veilles,
" O mort ! peux-tu leur en fournir ?

LE MORT

" Hélas ! je n'ai plus rien, rien que mon blanc suaire.
" Rien que mon corps flétri, rien que ma froide bière
" Où le jour ne paraît jamais !
" Si je n'ai plus ces biens que leur folie adore.
" Ah ! pour penser à moi mes amis ont encore
" Le souvenir de mes bienfaits.

LE VER

" Quand la main qui donnait est pour toujours fermée
" Qui donc garde son souvenir ?
" Et qui songe au parfum de la rose embaumée
" Quand on ne peut plus la cueillir ?

" Car l'homme veut toujours que sa reconnaissance
" Lui rapporte quelques profits ;
" Il ne se souvient plus quand tombe la puissance
" Dont il pouvait tirer des fruits.

" O mort ! tu n'as plus rien, car je fais de ta bière
" Mon sombre empire sépulcral.
" Ton linceul est à moi, car dans ce blanc suaire
" Je taille mon manteau royal.

" Ton cadavre pour moi, c'est la source de vie
" Où je m'abreuve chaque jour ;
" C'est le riche banquet où la faim me convie,
" Où je m'assieds avec amour.

" Tout est à moi, ton corps, ta bière et ton suaire,
" Tes douleurs seules sont à toi.
" Moi seul puis dire ici d'une voix haute et fière,
" Je suis le Ver, je suis le Roi !

" Comme ces conquérants qui passent sur le monde
" Frémissant sous leurs pas vainqueurs,
" Pour graver de leur nom une trace profonde
" Laissant un sillon de douleurs ;

" Je laisserai tes os dans cette fosse impure
" Où ton désespoir s'exhala,
" Pour qu'on dise en voyant ce qui fut ma pâture,
" Le Roi, le Ver a passé là !"

OCTAVE CREMAZIE.

(A continuer)

NOUVELLES GÉNÉRALES

Panama, 19 octobre.—La révolte n'est pas encore supprimée dans les Etats-Unis de la Colombie. Il paraît que le gouvernement veut lever une armée de 30,000 hommes pour lui tenir tête. Les forces des rebelles à Antioquia se montent à 16,000. Les étrangers ont des craintes pour leurs propriétés, mais ne redoutent rien pour leur vie.

—Un terrible cyclone s'est abattu sur les Etats de l'Amérique centrale, les 3 et 4 du courant. La ville de Managna, dans le Nicaragua, a été inondée le 4. Environ quatre cents maisons ont été renversées par l'ouragan. Les habitants ont dû monter sur le toit de leurs maisons, pour ne pas être entraînés par l'inondation ; grand nombre ont été noyés. Jusqu'à présent, les pertes sont estimées à environ $200,000.

San Francisco, 21.—La barque *Florence* est arrivée aujourd'hui de l'océan Artique où elle a recueilli 190 hommes des équipages de 12 navires d'une flotille de baleiniers qui ont été détruits par les glaces.

Plusieurs marins ont été gelés à mort et d'autres ont péri dans les flots. Les détails que donnent les survivants de cette malheureuse expédition sont des plus navrants.

Londres, 21.—Une dépêche de Raguse à l'agence Reuter dit que Medun s'est rendu aux Monténégrins, qui retiennent comme prisonniers de guerre 400 hommes de la garnison turque.

Les Monténégrins ont aussi enlevé tous les canons et les munitions des Turcs.

Londres, 22.—L'article qui a paru hier dans le *Times* disant qu'à la réunion du cabinet, jeudi soir, il avait été décidé que l'Angleterre n'interviendrait pas dans la guerre d'Orient, était indubitablement une communication officielle.

Londres, 22.—Une dépêche de Vienne au *Daily News* dit que l'on a appris de Constantinople que la Porte acceptera l'armistice de six semaines, à condition que l'on n'y comprenne pas les projets de réforme et que le *statu quo* soit maintenu en Servie et dans le Monténégro.

—Une dépêche de Belgrade au *Times* rapporte que dans une bataille près de Saitschar, les Turcs ont été vainqueurs, ayant capturé Bolevatz. Si les Turcs effectuent leur double mouvement sur Paratkin, l'armée russo-serbe se trouverait dans une situation grave.

Ottawa, 24.—M. David Mills, M.P. pour Bothwell, a été assermenté ce matin comme ministre de l'intérieur, devant Son Excellence le Gouverneur-Général.

Le writ pour une nouvelle élection a été émané aujourd'hui, et la nomination aura lieu le 8 et la votation le 9 de novembre prochain.

—M. Joseph Tassé a l'intention de publier prochainement un ouvrage historique sous le titre : "Les Canadiens de l'Ouest." Cet ouvrage contiendra plus de trente biographies, et formera deux volumes in-8o de 350 pages chacun.

Ottawa, 26.—On dit ici que M. R. Laflamme doit remplacer l'hon. M. Geoffrion au ministère de l'intérieur.

—L'hon. M. Geoffrion est parti ce soir pour Montréal.

—L'archevêque Taché et le sous-inspecteur Brisebois, de Winnipeg, sont en cette ville.

Londres, 25.—Le correspondant du *Times* qui se trouve au camp des Turcs en Serbie, mande que les Turcs se sont emparés de Djunis mardi, après un combat acharné qui a duré six heures. Plus de la moitié des retranchements sur les rives de la rivière près de Djunis sont aussi tombés entre leurs mains.

—Une depêche de Vienne au *Times* dit : "La Turquie a déclaré qu'elle était prête à accepter l'armistice de six mois, pourvu qu'il soit recommandé par toutes les puissances. On apprend avec plaisir de Constantinople que l'espoir d'une solution plus pacifique des affaires grandit tous les jours."

Constantinople, 27.—La Porte a envoyé par télégraphe à ses agents à l'étranger, un rapport sommaire des derniers engagements. La dépêche dit : "Les Turcs ont enlevé une forteresse, située sur un hauteur. Cette victoire leur ouvre la route de Deligrad ; ils ont emporté quelques retranchements de moindre importance et ont pris Conmik, près du pont de Deligrad, où se trouvaient les quartiers généraux des Serbes. Ils ont occupé Djinimini, un village important, en arrière de Conmik, sur le chemin allant à Krüshernaz, et ont pris d'assaut quelques retranchements.

" Les Serbes sont en fuite ; leurs pertes sont énormes."

—Un journal de Naples annonce que le 19 septembre, fête de saint Janvier, s'est opéré le célèbre miracle annuel. Le sang de saint Janvier s'est liquifié, après seize minutes de prières, au milieu d'une immense affluence de Napolitains et d'étrangers.